

PHAS
Projet d'histoire de l'activisme
sida

Transcription d'entretien 2016.002

Sujet :	Anne Golden
Entretien réalisé par :	Alexis Shotwell et Gary Kinsman
Endroit :	Montréal, Québec
Date :	5 février 2016

le 5 février 2016

Personnes présentes: Anne Golden – AG
 Alexis Shotwell – AS
 Gary Kinsman – GK

[DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION]

AS : Nous sommes le 5 février 2016 et nous nous entretenons avec Anne Golden à Montréal.

GK : Nous commençons toujours nos entretiens en posant la même question aux gens afin d'établir des points de référence communs : te souviens-tu du moment où tu as entendu parler du VIH ou du sida pour la première fois et à quoi ressemblait ces propos?

AG : J'ai beaucoup réfléchi à cette question depuis le moment où j'en ai pris connaissance la semaine dernière. J'ai eu ce moment de « Wow! Quand en ai-je pris connaissance? » Je crois que c'était vers 1985 – vers 1984 ou 1985. Comme le cri d'alarme avait déjà retenti en 1981, c'était plutôt tardif. J'en ai probablement entendu parler car les amis de mes amis commençaient à discuter de choses qui se passaient sur le plan de la santé. J'ai de la misère avec les dates, mais quand Klaus Nomi est décédé, je me souviens d'avoir pensé « O.K. » car je me souviens très clairement qu'il s'agissait de la première célébrité dont j'avais appris l'histoire dans un article de journal. Je me suis dit : « O.K.! C'est donc de ça qu'il s'agit! » Donc ouais, je vais dire que c'était en 1984 ou bien en 1985.

AS : Et tu habitais à Montréal?

AG : Oui, j'habitais à Montréal.

GK : Quel type de renseignements liés au VIH et au sida recevais-tu? Est-ce qu'ils venaient seulement des grands médias ou obtenais-tu également des informations de d'autres sources?

AG : Je crois que j'en ai entendu parler pour la première fois lorsqu'un ami d'un ami a mentionné qu'il connaissait des gars de New York qui étaient très malades. Ce n'était plus un mystère lorsqu'il en parlait, mais au niveau de leur santé, il y avait des infections et des trucs bizarres qui leur arrivaient – ils n'étaient pas les seuls à vivre cette situation. C'était ce genre de renseignement qui m'a poussé à me demander ce qui se passait. Voilà donc la première chose dont je me souviens. Peu de temps après – par simple curiosité – j'ai commencé à vouloir poser des questions plus délicates à propos de ces amis. Bien évidemment, les médias étaient plutôt sensationnalistes. Je ne crois pas que je pensais que les histoires qu'ils rapportaient l'étaient à l'époque – je ne faisais que suivre l'actualité. Ce n'est que plus tard que j'ai pensé « wow, ces narratifs sont horribles », mais j'y reviendrai plus tard. Cela faisait penser à un narratif de film d'horreur, ce qui est très typique de ce genre de propos.

GK : Absolument. Il est donc clair que l'infection au VIH et que le sida étaient une crise de santé au tout début, mais te souviens-tu du moment où tu as réalisé qu'il s'agissait peut-être également d'un enjeu qui incitait les gens à se positionner politiquement et à prendre part à des efforts au-delà du cadre médical et sanitaire?

AG : Oui. Du milieu à la fin des années 1980, je travaillais pour le festival de cinéma LGBT local, soit IMAGE+NATION. À l'époque, il s'agissait d'un effort entièrement communautaire – c'est-à-dire que personne ne touchait un salaire. Nous étions un tas de bénévoles qui géraient la programmation et l'organisation, puis nous avons commencé à diffuser les films et les vidéos que nous compilions. Les premières que j'ai vu étaient celles qui sont maintenant qualifiées de vidéos militantes anti-sida et venaient surtout de New York – Doctors, Liars, Women; Women Activists Say No To Cosmo; les vidéos de la GMHC (Gay Men's Health Crisis); celles du collectif Testing the limits et ainsi de suite. J'apprenais au fur et à mesure. Par la même occasion, j'étais en quelque sorte en train d'apprendre comment faire des vidéos militantes – je crois que ma source d'inspiration principale était surtout les vidéos qui venaient des États-Unis, mais aussi de l'Angleterre. Oui.

AS : De l'Angleterre? Tu es la première personne à nous en faire part.

AG : Comme je l'ai déjà dit, mes souvenirs ne sont probablement pas exacts, mais je me souviens d'avoir vu du matériel créé par un groupe londonien appelé le Terrence Higgins Trust. Ils faisaient également des vidéos militantes anti-sida, mais il s'agissait d'efforts ciblés – tout le monde tentait de déterminer ce dont leurs communautés avaient besoin, de contrer les propos alarmistes et de diffuser des renseignements concrets et utiles. Voilà donc ce qui se passait du côté de l'Angleterre. C'était également le cas au Canada, mais ces choses sont venues un peu plus tard pour moi. Je crois que c'était vers 1987 ou 1988.

AS : Je n'arrive pas à me rappeler à quel moment John Greyson faisait une série télévisée. Je ne me souviens pas c'était en quelle année.

GK : « The ADS Epidemic ». C'est venu plus tôt; je n'arrive pas à m'en rappeler.

AG : Oui, c'était avant. Je crois que c'était en 1987 ou en 1988.

GK : Je crois que tu as raison.

AG : Je crois que j'ai vu « The ADS Epidemic » après avoir vu les œuvres qui...

AS : Bien, d'une certaine façon, New York est plus près de Montréal que Toronto, pas vrai.
[rires]

AG : D'une certaine façon.

GK : Tu étais donc impliquée dans le domaine du film et de la vidéo. Participais-tu également à des formes d'activisme ou d'activisme vidéo?

AG : Non, pas à cette époque. J'étais quelqu'un qui... J'avais étudié le cinéma à Concordia. J'avais un baccalauréat en études cinématographiques. J'ai fini par gérer la programmation du festival de la vidéo et du film féminin et je crois que j'ai commencé au sein d'IMAGE+NATION en parallèle un an plus tard. J'ai donc intégré ce milieu en tant que personne chargée de la programmation – nous parlions de programmeur à l'époque, mais nous utilisons le terme commissaire de nos jours – et qui était également responsable de la sélection des films. Peu de temps après – soit en 1989 – j'ai commencé à travailler avec le GIV (Groupe Intervention Vidéo). J'ai continué de m'y impliquer de façon sporadique depuis, donc je visionnais non seulement les films diffusés lors de ces deux événements – le festival féminin et le festival queer – mais également les œuvres envoyées au GIV afin d'être distribuées ou intégrées à d'autres projets. Mon expérience se résumait donc principalement à regarder des vidéos. Pour ce qui est de mon activisme, je crois honnêtement qu'il s'est développé à force de regarder des vidéos militantes anti-sida en provenance de New York.

AS : Pourrais-tu expliquer pourquoi il était important que certains enjeux politiques soient abordés dans cette optique et dire à quoi ressemblait cette dernière? Expliquer en quoi cela se démarquait des façons habituelles de faire des vidéos ou ce que cela représentait pour toi en tant que programmeuse ou commissaire?

AG : Bien, il y a toujours eu cette tradition – je dirais que cela a pris forme au début des années 1960 – de tourner des vidéos à partir d'une perspective intérieure plutôt que d'une perspective extérieure. J'étais une grande adepte de l'initiative Challenge for Change – ou Société Nouvelle – en français de l'ONF (l'Office national du film du Canada). J'appréciais ces documentaires et j'aimais cette idée que, plutôt que de débarquer dans une situation, de filmer, de raconter le tout d'un point de vue détaché et de quitter aussitôt, les cinéastes traitaient de problématiques qui les touchaient directement. Je crois que l'activisme VIH/sida a répondu à cet appel de bien des façons car la plupart des gens qui en parlaient avaient des amis ou des amants malades, étaient eux-mêmes malades ou faisaient face à plusieurs problèmes de santé. Ils voulaient mettre la main à la pâte et c'était une façon pour eux de contribuer à ces efforts. C'était une façon de diffuser ces renseignements. Ces vidéos militantes étaient très efficaces de plusieurs façons – comme elles documentaient des manifestations et/ou des démonstrations, elles étaient tournées en direct dans la rue alors que les gens se faisaient arrêter ou harceler par la police. Elles parlaient souvent de sécurisexe, de méthodes de protection, de façons de baiser en étant séropositif et de manières créatives d'y parvenir. Il y avait aussi une série de renseignements – une partie informative – sur les ressources médicales, financières et gouvernementales disponibles. J'adorais ce concept, tu vois? En l'espace de 28 minutes, tu pouvais carrément obtenir un topo de ton quartier ou de ta communauté. La critique principale – toujours pertinente – concerne le fait que les campagnes gouvernementales ont un caractère trop général; leur portée est si grande qu'elles laissent des segments importants de la population pour compte. Donc oui, j'aimais ces œuvres car elles venaient contrer un certain type de réalisation cinématographique. Je crois qu'elles ont presque été créées pour ça, tu vois? C'est-à-dire que n'importe qui pouvait prendre une caméra vidéo sans rien savoir en termes de cadrage et de montage – ce qui était d'ailleurs souvent le cas – et que cela n'avait aucune importance. Même si la forme laissait à désirer, le point de vue offert par ces vidéos était captivant, pertinent et très important. Je m'en foutais. Je me disais plutôt : « Wow! C'est génial. » J'aimais ce genre d'esthétique – ce visuel de type do it yourself. Ce n'est pas la présentation visuelle de l'information qui compte, mais sa diffusion.

AS : Cette possibilité de faire des films et de faire des vidéos de ce type dépend donc de ce médium, pas vrai?

AG : Je vais dire que oui. Je ne doute pas que certaines personnes me contrediraient, mais compte tenu du fait que la vidéo est un format très immédiat, je dirais que oui. Tu peux tourner quelque chose et le visionner immédiatement. Je crois que ce sentiment, cette bouffée d'air révolutionnaire qui mobilisa la première génération de vidéastes qui fut en mesure de visionner leurs œuvres directement après les avoir tournées – plutôt que de développer leur film Super 8 dans leur baignoire ou de l'envoyer au laboratoire – marqua un tournage important. Cependant, je crois que c'est vraiment l'arrivée du VIH/sida qui a fait en sorte que toutes ces personnes qui croyaient probablement qu'elles ne feraient jamais de vidéos se sont équipées de caméras afin de documenter ce qui se passait. Heureusement qu'elles l'ont fait.

GK : À quel moment es-tu passée de visionner des vidéos à vouloir en faire? Si tu pourrais nous en parler un peu...

AG : Oui. Je crois que c'était lorsque j'ai commencé au GIV en 1989. Je n'ai jamais pensé faire des vidéos. Je ne sais pas. Je n'arrive pas à me souvenir quand... Je ne sais pas si je croyais que j'allais réaliser quelque chose, mais j'ai rédigé une demande de subvention avec Petunia Alves par l'entremise du GIV en 1989. À l'époque – je ne crois pas qu'elle existe toujours – mais il y avait une subvention à l'emploi qui permettait de mener des recherches sur les femmes et le VIH/sida dans un contexte montréalais. Elle visait à favoriser les discussions concernant les enjeux liés aux femmes et au VIH – à l'époque, ce sujet n'était pas vraiment abordé à Montréal ou ailleurs. Au final, nous avons mené des recherches et nous avons pensé qu'il serait bien de faire une vidéo – nous avons parlé de comment nous voulions nous y prendre. Je voulais absolument appliquer certaines leçons tirées des œuvres mentionnées plus tôt, donc nous avons réalisé des entretiens avec les gens dans leurs environnements personnels ainsi que dans des milieux non-gouvernementaux et non-institutionnels – dans des endroits où les gens s'impliquaient réellement au niveau communautaire. Donc, un commissaire du nom d'Allan Klusacek qui réalisa *Revoir Le SIDA*, et qui habite maintenant Toronto; deux femmes du GAP-SIDA; Charlie Boudreau, qui participa spécifiquement afin de parler du sécurisexe au féminin; ainsi que deux jeunes femmes se renseignant sur ce qu'elles avaient entendues sur le VIH/sida – si elles en avaient effectivement eu vent – et discutant de leurs craintes potentielles.

L'idée était de donner un bref aperçu de l'activisme anti-sida qui prenait place à Montréal en 1991 – évidemment, beaucoup de personnes furent laissées pour compte. Nous n'avons pas discuté avec ACT UP car nous voulions faire quelque chose de court et que nous avions déjà franchi le cap des 31 minutes. Nous voulions également avoir des discussions individuelles. Il y avait cette impulsion de faire quelque chose d'informationnel qui était spécifique à Montréal et de traiter de certaines manchettes anglaises et françaises qui revenaient régulièrement. Elles étaient souvent horribles, exagérées ou manipulatrices – nous voulions aller au-delà de ces gros titres afin de parler aux gens et de leur poser des questions précises sur comment ils se sentaient. Voilà donc ce que nous avons cherché à accomplir. Au final, ce projet m'a également permis de documenter – et je l'ai déjà expliqué à d'autres – le fait de se rendre dans les appartements que ces gens habitaient en 1991, d'organiser un dialogue entre trois femmes dans un bar et de répertorier des endroits qui n'existent plus. Le bar en question s'appelait L'Exit – un pub lesbien maintenant fermé qui se

situait sur St-Denis. Maintenant que beaucoup de temps s'est écoulé, cela me permet également de me rappeler le Montréal de l'époque, à quoi ressemblait nos vies ainsi que ce qui se passait pendant cette période. Voilà la signification que je lui accorde maintenant.

AS : Cela faisait simplement partie du milieu de façon complètement organique.

AG : À l'époque, mon but n'était pas de...

AS : Documenter 1991! [rires]

AG : Non!

AS : Comme tu l'expliquais, les gens commençaient tout juste à réaliser que le VIH au féminin – ou le sida au féminin – était un sujet qui valait la peine d'être abordé. Te souviens-tu de ce que t'a incité à appliquer pour cette subvention?

AG : Bien, comme le GIV – Groupe Intervention Vidéo – est un centre d'artistes autogéré qui distribue et produit des œuvres réalisées par des femmes, nous nous sommes penchées sur les manières dont le VIH/sida affectait la totalité de notre entourage d'une façon ou d'une autre. Évidemment, nous nous intéressions non seulement à son impact sur les femmes, mais également à comment ces dernières se sentaient par rapport à ces circonstances. À comment elles analysaient la chose. À ce qu'on leur disait, et ce, peu importe si elles étaient hétéro, gaies, bisexuelles ou qu'elles s'identifiaient autrement. Aux directives que le gouvernement leur donnait afin de se protéger et à comment la majorité d'entre elles trouvaient que ces renseignements étaient trop généraux. Car ceux-ci ne collaient pas à la réalité de la vie, aux façons dont les gens vivaient leurs vies et aux stratégies individuelles afin de naviguer multiples contextes ou des états d'âmes différents. C'était à cause des femmes – c'était carrément à cause du GIV et de l'importance qu'il accordait aux femmes artistes.

AS : Y avait-il des femmes séropositives d'impliquées dans la réalisation du film? Est-ce que ce vecteur d'analyse fut pris en compte?

AG : Je n'ai pas l'impression qu'il y avait des femmes d'impliquées – pas à cette époque, en tout cas. Je ne crois pas que c'était le cas, alors non. Nous n'avons pas été en mesure de trouver des femmes séropositives à l'époque. Cependant, nous avions en tête d'offrir des renseignements aux femmes séropositives qui baisaient d'autres femmes afin qu'elles au courant des symptômes. Enfin, juste le fait d'aborder le concept que certains de leurs symptômes risquaient de différer fortement de ceux des hommes – une réalité propre à l'ensemble des maladies, tu vois. Notre but était simplement de diffuser ces renseignements et de dire « O.K. Il est possible que tu aies des infections vaginales récurrentes et que tu doives y prêter attention. Contrairement aux hommes, il se peut que tes symptômes ne s'apparentent pas autant aux poumons, » et d'autres choses du genre. Ces renseignements étaient importants pour nous – ces informations pertinentes pour les femmes – donc nous tentions de les inclure dans nos efforts.

AS : Oui. Cela aurait effectivement été très important car, tel que tu l'as mentionné, ces choses n'étaient pas abordées de cette façon.

AG : Non.

AS : Oui. Comment en es-tu venue à pleinement comprendre ce qui se passait?

AG : Ouf. Je ne pense pas que je comprenais... Enfin, j'avais une idée de ce qui se passait car je parlais à des gens – principalement Charlie, Petunia et plusieurs autres amies. Des personnes intelligentes, tu vois? Des gens qui disaient : « Les corps féminins sont laissés pour compte dans les discussions portant sur le VIH/sida. » Pas que nous voulions que leurs corps s'y trouvent, mais nous cherchions à mieux comprendre ce qui se passait. Je crois que des personnes beaucoup mieux informées que moi m'ont mise à jour, car je n'avais pas l'impression d'être vraiment consciente de ce que nous faisons. Cependant, lors de la réalisation de la vidéo, moi et Petunia avons tenté de faire en sorte que nous étions constamment en train de dialoguer. Nous avons tout fait ensemble – le tournage, le montage, les entretiens, la structure du projet et l'ensemble des décisions. Ce n'était pas une opération solo et c'était une façon d'établir des priorités – de faire en sorte que des éléments majeurs n'étaient pas laissés pour compte. Évidemment, nous avons oublié d'inclure beaucoup de choses.

GK : En y repensant, es-tu en mesure de te remémorer certaines choses apprises lors de tes recherches ou de la réalisation du film?

AG : Après avoir visionné *Doctors, Liars, Women* en 1988 ou en 1989, j'ai simplement constaté que les symptômes des femmes étaient souvent totalement différents de ceux des hommes. Je ne suis pas entièrement certaine, mais cela ressemblait à ça. Il y avait aussi cette idée que les femmes se faisaient donner des mauvais conseils – de ne pas utiliser de condoms ou de suggestions semblables qui sont absolument terrifiantes de nos jours. Je me souviens donc de ces choses et d'avoir appris l'existence de services tels que GAP-SIDA. Je savais qu'il y avait une organisation haïtienne, mais j'ai rencontré les deux femmes responsables – elles étaient dans la vidéo – et ce fut vraiment génial et intéressant. Elles ont également apporté une perspective totalement différente. Je crois que leur interprétation du machisme haïtien et de la problématique de convaincre un homme d'enfiler un condom – surtout si le potentiel d'une relation à long-terme était présent – fut enrichissante pour moi. En tant que femme queer, je pensais « ouais, il faut négocier ». Je crois que j'ai vraiment élargi mes connaissances et que la courbe d'apprentissage fut très abrupte. C'était vraiment un processus constant. Je dois également spécifier que tout cela se déroulait alors que beaucoup de démonstrations et de manifestations prenaient place à Montréal, donc Pétunia et moi tentions de participer au plus grand nombre d'événements possible – soit ensemble ou individuellement. Je me souviens que nous étions parfois en train de manifester et de filmer en même temps – en y repensant, on dirait que j'étais effectivement capable de faire d'une pierre deux coups. [rires] Mais oui, je crois que nous étions militantes avant d'être vidéastes.

GK : S'agissait-il de manifestations act-upiennes, ou...?

AG : Je ne m'impliquais pas vraiment de façon officielle, mais c'était des manifestations act-upiennes. J'étais membre, mais je ne fréquentais pas vraiment le groupe. J'ai assisté à quelques réunions, mais sans plus. Mais oui, nous avons filmé des manifestations act-upiennes. Je crois que nous avons probablement aussi documenté le défilé de la fierté queer de Divers/Cité.

GK : Pour en revenir à cette discussion que tu as eu avec les femmes haïtiennes, a-t-il été difficile de rentrer en contact avec elles?

AG : Non. Enfin, nous leur avons passé un coup de fil. À vrai dire, nous leur avons écrit avant de leur téléphoner. Nous avons fait un suivi téléphonique... C'était l'été et il faisait un temps incroyable. Nous voulions faire l'entretien dans un parc. Compte tenu du parc en question, cela promettait d'être assez chaotique. Il s'agit du parc La Fontaine et l'achalandage y est constant – ce n'est pas un environnement où le contrôle règne. Malgré cette contrainte, nous voulions le faire à l'extérieur plutôt que dans un bureau ou – bien qu'elles étaient toutes deux des spécialistes communautaires – dans un contexte de « vous êtes ici à titre de spécialiste ». Elles avaient plusieurs sujets qu'elles désiraient aborder – l'une d'entre elles avait d'ailleurs un papier où était inscrit ses réponses aux questions posées lors du tournage de la vidéo et cela ne m'avait pas posé problème. Petunia et moi avions l'impression qu'elles avaient un message à passer qui expliquait spécifiquement comment le VIH/sida affectait la communauté haïtienne – nous étions là afin de leur offrir cette plateforme. Cela cadrerait parfaitement avec ce que nous tentions d'accomplir, donc ce ne fut pas trop compliqué. Il n'a fallu qu'une lettre, un coup de fil et une discussion préalable avant de passer à l'entretien.

GK : Génial. Je comptais parmi les trois premiers employés du AIDS Committee of Toronto et l'une de mes responsabilités était de développer les liens avec la communauté haïtienne de Toronto – une tâche qui s'avéra difficile. J'ai finalement été en mesure de rejoindre l'un des principaux responsables du groupe haïtien local – comme la Croix-Rouge interdisait les dons de sang haïtien à cette époque, la plupart de leurs actions concernaient cet enjeu. J'ai finalement réussi à le convaincre d'assister à une réunion du conseil d'administration du AIDS Committee of Toronto – tous les professionnels de la santé qui étaient présents l'ont ridiculisé en raison de son manque de connaissances épidémiologiques. Ce fut absolument horrible. Ce fut vraiment pénible. C'est en partie pour cette raison que je posais la question.

Lors de la sortie du film, quelle fut la réponse du public? Où a-t-il été diffusé?

AG : Bien, il a été présenté ici à Montréal. Je crois que le lancement a eu lieu dans le vieux théâtre de l'ONF – maintenant fermé – qui se trouvait dans le Complexe Guy-Favreau. Il a également été diffusé dans le cadre d'IMAGE+NATION, ce qui m'a causé un certain malaise car j'étais chargée de la programmation et qu'il s'agissait de mon film, mais bon... La réaction des gens fut plutôt bonne. Immédiatement après avoir bouclé le tournage, je me suis exclamée : « Le film fait 31 minutes. À quoi pensions-nous? » 28 minutes, 29 minutes, 30 minutes... Nous apprenions au fur et à mesure – littéralement. Je crois que la vidéo témoigne de ce fait. Elle est loin d'être parfaite, donc elle n'a pas vraiment été diffusée à l'extérieur de Montréal. Elle n'a pas beaucoup voyagé. Elle n'a pas été présentée dans un grand nombre de festivals queer – seulement dans quelques-uns d'entre eux. Donc ouais, sa distribution fut plutôt limitée.

AS : Est-ce qu'elle était en français?

AG : En anglais et en français – les sous-titres étaient disponibles dans les deux langues en fonction du public.

AS : Je vois, donc ce n'était pas une question de langue...

AG : Oh, c'était absolument quelque chose qui faisait en sorte qu'elle ne pouvait pas être intégrée à la programmation de divers événements. À vrai dire, je crois que nous n'avions même pas de sous-titres au début. Cette option est arrivée un peu plus tard, donc elle était en anglais et en français. Comme c'était le cas partout à Montréal, les gens choisissaient leur langue. Je crois donc que cela a contribué au fait qu'elle n'a pas vraiment voyagé.

GK : Qu'as-tu entrepris par la suite en termes d'activisme, de vidéos, de films et de choses portant sur le sida? Tu parlais du Banff Centre, mais il y a peut-être eu quelque chose d'autre avant.

AG : Non. Sauf le fait que j'ai continué de travailler auprès d'IMAGE+NATION à titre de commissaire et de mener activement des recherches en compagnie de d'autres individus afin de trouver des œuvres portant sur le VIH/sida – qu'il s'agisse de documentaire ou de films de fiction – il n'y a rien eu d'autre. Nous avions en tête que l'un de nos rôles principaux était d'offrir des programmations multiples centrées sur des œuvres qui traitaient de diverses problématiques liées au VIH de façon continue. En 1993 – accompagnée d'environ dix artistes – je me suis rendue au Banff Centre. Michael Balser était le directeur de projet et le but était de faire des messages d'intérêt public en lien au VIH qui seraient éventuellement diffusés. C'était une super idée! C'était une idée géniale! Mais comme nous le savons maintenant [rires], la diffusion est un concept assez étrange qui est plutôt restreint dans sa portée. Je crois que quelques œuvres produites dans le cadre de la résidence furent diffusées sur Much Music ou dans d'autres contextes. Nous étions une dizaine d'artistes, mais je crois que le projet a donné naissance à un total de 12 œuvres d'une durée de 30 secondes ou plus. James MacSwain de Halifax a fait une pièce hilarante à l'intention des jeunes qui s'inspirait d'un jeu de société. Les enfants répondaient aux questions comme s'il s'agissait d'une partie de Monopoly et devaient lire des cartes qui comportaient des questions. Si la carte leur demandait d'identifier le groupe de plus à risque de contracter le VIH, c'était de leur tranche d'âge qu'il s'agissait – soit les jeunes adultes âgés entre 16 et 21 ans. J'ai réalisé un faux commercial de détergeant intitulé Safe Soap. Charlie Boudreau a tourné une séquence très élaborée où deux femmes quittèrent les lieux ensemble après avoir flirté entre elles lors d'une soirée prenant place dans les années 1930. Michael Balser a fait quelque chose. Andy Fabo a fait quelque chose. Zachary Longboy a également fait quelque chose. Il est un artiste des Premières nations de Vancouver et son œuvre – intitulée Tree of life – traitait du concept de la tribu. C'était un groupe d'individus immense et nous étions tous issus de démographies différentes, alors il ne s'agissait pas uniquement d'hommes blancs ou de femmes queer. Nous représentions un éventail d'expériences. La résidence dura trois mois et ce fut une expérience vraiment géniale et intéressante.

Ce fut mes deux premières incursions en matière de réalisation portant spécifiquement sur le VIH. D'autres choses furent intégrées dans mon travail au fil du temps, mais il s'agit de mes deux explorations initiales. Peu de temps après avoir réalisé Les Autres, j'ai également réalisé que je n'étais pas vraiment une documentariste. Ce n'est pas ce qui me vient en tête lorsque je pense à faire une nouvelle vidéo – ce n'est pas dans mes cordes. Après avoir eu cette réalisation, je me suis dit : « O.K., il y a d'autres façons de faire. »

AS : Oui, c'est une direction et un rythme particulier. Comme nous tentons de dresser un portrait du milieu activiste en matière de VIH et de sida, j'aimerais te demander une chose. En tant que personne qui participait aux démonstrations, te souviens-tu d'événements prenant place pendant cette période dont tu pourrais parler?

AG : Pour ce qui est des démonstrations – il ne s'agissait pas d'actions d'envergure, mais elles n'étaient pas insignifiantes. Elles ne rassemblaient pas plus qu'une douzaine d'individus, mais les gens étaient très dévoués à la cause. Et j'avais l'impression que les démonstrations – du moins celles auxquelles je participais – regroupaient autant d'hommes que de femmes. Les hommes étaient légèrement plus nombreux, mais les femmes étaient également très présentes. Deux amies à moi qui figurent toutes deux dans *Les Autres* – Paula Sypnowich et Charlie Boudreau – créèrent un pamphlet sur les femmes et le sida à partir de ressources qu'elles avaient compilées. À l'époque, il s'agissait d'information, de renseignements médicaux et de d'autres types de savoir d'actualité spécifiquement destinés aux femmes – je m'intéressais également à ces choses. Je me souviens particulièrement de ce sens d'appartenance communautaire car je voyais souvent les mêmes visages – c'était les mêmes gens qui fréquentaient IMAGE+NATION, qui assistaient aux projections de film, qui prenaient part aux manifestations et qui s'y connaissaient beaucoup en matière de médias. Même si elle porte plusieurs noms différents de nos jours, les gens agissaient à titre de représentants de ce qui s'appelait alors la communauté gaie.

Je me rappelle uniquement des endroits où nous nous rencontrions. L'endroit est maintenant fermé, mais il y avait une sorte de centre communautaire pour gais et lesbiennes sur Sainte-Catherine. Je crois qu'il y a eu un incendie quelques années après, mais ACT UP y tenait leurs réunions car l'espace était gratuit. Il a également abrité IMAGE+NATION pendant quelque temps – le placard qui se trouvait sous les escaliers leur servait littéralement de bureau. Il était plus grand que ce que l'on pourrait croire. C'était un placard de taille raisonnable... C'était génial car personne n'avait d'argent, pas vrai? Entre IMAGE+NATION et des réunions de toutes sortes, je me souviens d'avoir passé beaucoup de temps à cet endroit. J'ai beaucoup fréquenté ce centre communautaire de la rue Sainte-Catherine. Même si je détestais ce placard, l'endroit m'a un peu manqué suite à sa fermeture.

AS : Les échanges entre les personnes qui s'identifiaient comme lesbiennes et celles qui s'identifiaient en tant qu'hommes gais étaient-ils nombreux, ou s'agissait-il de sphères sociales plutôt distinctes?

AG : Je crois que ces échanges commençaient à avoir lieu. Vers la fin des années 1980, je crois que même le fait de gérer la programmation d'un festival queer était très différent par rapport à aujourd'hui. La charge de travail de l'époque n'était pas aussi importante, mais la manière de sélectionner les films afin de combler le public était différente. Comme le Québec a un historique d'événements pour femmes non-mixtes, il y avait parfois des projections réservées aux femmes car les cinéastes voulaient que les choses soient ainsi. Il y avait des vidéos et des films destinés spécifiquement aux lesbiennes ou aux hommes gais – les exceptions se faisaient rares. Mais par la suite, les choses ont changées car les audiences étaient beaucoup moins divisées – je crois que les gens faisaient moins attention au genre ou aux notions d'intérêts particuliers, mais c'est à cette époque que tout a commencé.

Si je me fie à mon expérience de travail auprès d'IMAGE+NATION, les hommes et les femmes s'acquittaient des mêmes tâches. Quant à moi, je me suis toujours très bien entendue avec les hommes qui s'occupaient de la programmation gaie à l'époque – je gérais la programmation pour femmes à l'aide d'un comité et il n'y a jamais eu de problème. Les choses se déroulaient simplement ainsi. C'était notre façon de fonctionner. Autrement dit, c'était ainsi qu'il fallait procéder.

GK : L'entretien tire à sa fin. Veux-tu rajouter autre chose qui s'apparente à ces questions ou parler d'un sujet que tu n'as pas eu l'occasion d'aborder? Voilà ta chance! [rires]

AG : Bien, j'imagine que je dois mentionner – même si je n'ai carrément plus fait de vidéos portant sur le VIH/sida depuis – qu'une œuvre que j'ai réalisé en 2007 parle de la fondation d'un centre vidéo plus ou moins basé sur le GIV. Il y a une séquence où les personnages traitent d'activisme anti-SIDA et parlent du fait qu'elles sont prêtes à consacrer toutes leurs ressources afin de faire des vidéos jusqu'à ce que l'épidémie prenne fin – le tout est très introspectif. Je crois donc que, bien que je n'ai plus jamais abordé cette thématique de manière spécifique, elle revient constamment. Je continue d'y penser et d'en discuter, tu vois? Comme je l'ai dit auparavant, chaque projet de recherche que j'ai entrepris lorsque je suis retournée aux études afin d'obtenir ma maîtrise était axé sur cet enjeu et j'envisageait le tout sous des angles différents. Lorsque j'ai parlé de ce narratif d'horreur plus tôt... J'enseigne un cours sur les films d'horreur au cégep et j'adore ce genre de cinéma, mais je m'intéressais à ce narratif d'horreur propre aux messages d'intérêt public portant sur le sida. Je pense à cette publicité « Death goes bowling » en provenance de l'Australie où il faisait tomber des gens, ou encore celle des pierres tombales. Il y a eu cette publicité au Québec qui montrait des pierres tombales – je crois que c'était en 2008, donc il n'y a pas si longtemps – qui portaient des noms d'hommes et de femmes. Je me suis dit : « Wow! Nous n'avons pas du tout abandonné ce narratif. » Alors oui, je m'y intéresse toujours et cela informe toujours le travail que je fais.

GK : As-tu des commentaires sur l'évolution de la représentation du sida dans la culture populaire depuis ce temps? Tu as mentionné les messages d'intérêt public. J'aimerais savoir si tu as quelque chose à dire.

AG : Bien, il est évident que les choses sont clairement mieux aujourd'hui. C'est terrible à dire – je ne veux même pas dire son nom – mais le fait que Donald Trump parlait de placer les musulmans en ségrégation aux États-Unis... J'ai immédiatement pensé aux camps pour sidéens et à ce concept de séparer les gens de la population générale – évidemment, tout le monde a rapidement rejeté cette idée. Il n'y avait ni de transmetteurs de sida, ni de victimes du sida – il n'y avait pas de discours unique et les narratifs étaient nombreux. Je crois que les choses se sont compliquées au fil du temps, ce qui permet d'avoir une meilleure compréhension de toutes ces idées. Qu'il s'agisse de théories de complot ou d'extraterrestres, je crois qu'il y a eu beaucoup de livres importants sur la dimension sociologique de l'apparition du sida dans les médias et dans l'esprit des gens. Toutes ces choses sont vraiment géniales. Cependant, je crois que l'arrivée de la trithérapie a vraiment allégé certains de ces narratifs. Aujourd'hui, les gens peuvent avoir une bonne qualité de vie s'ils réagissent bien aux médicaments – c'est vraiment incroyable. Je crois que la plupart de ces narratifs étrange sur la folie se sont dissipés, mais nous devons rester sur nos gardes car certains

individus continuent de diffuser des renseignements erronés. Je pensais également au fait qu'il est vraiment dur d'avoir ces discussions avec des gens plus jeunes – ils ne voient pas pourquoi nous étions si révoltés par certaines campagnes gouvernementales et ainsi de suite. Ils ne comprennent simplement pas. Cela n'a pas de pertinence. Cela n'a pas d'importance pour eux.

GK : Passons donc aux dernières questions que nous posons souvent aux gens que nous rencontrons. Je ne sais pas si celle-ci te concerne, mais nous essayons également de souligner la mémoire des gens qui ne sont plus parmi nous. Te souviens-tu de gens que tu fréquentais à l'époque qui s'impliquaient dans le milieu militant anti-sida et qui ne sont plus en vie?

AG : Bien, quelques noms me viennent en tête. Ce n'était pas un ami à moi, mais nous nous connaissions – Douglas Buckley-Couvrette, l'une des figures de proue d'ACT UP. Il était souvent derrière un micro car c'était un très bon orateur. Mais bon, je l'ai vu s'impliquer dans plein d'efforts pendant de nombreuses années avant qu'il nous quitte. De manière plus intime, il y avait aussi mon bon ami Michael Balser – enfin, j'aime croire que nous étions de bons amis. Il avait beaucoup de problèmes de santé et il est mort après avoir réalisé plusieurs œuvres qui traitaient spécifiquement du VIH/sida – elles étaient vraiment géniales. Je crois que les gens réalisent maintenant à quel point elles étaient incroyables avec le recul, mais à l'époque... Elles n'arrivaient pas à rejoindre le public, mais je crois que les gens sont en mesure d'apprécier leur importance aujourd'hui. Je m'ennuie de Michael. Il y avait aussi cette femme. Nous n'étions pas proches, mais Esther Valiquette était une cinéaste incroyable. Elle a fait trois œuvres superbes. Elle était séropositive. Je crois qu'elle est morte en 1994.

AS : Juste avant l'arrivée des traitements antirétroviraux.

AG : Oui, exactement. C'était juste un peu avant – c'est tellement tragique. Pour ce qui est des œuvres qui traitent intelligemment du VIH tout en étant très personnelles, je crois que ses réalisations figurent parmi mes préférées.

AS : Elle s'appelait Estelle?

AG : Esther Valiquette. Elle a réalisé une œuvre distribuée par Vidéographe. Non, elle a deux œuvres du côté de Vidéographe, mais elle a également réalisé un film intitulé Le Singe Bleu – The Blue Monkey – avec l'ONF. Elle s'intéressait au côté scientifique du VIH, mais elle traitait clairement aussi de ses propres expériences. Il ne s'agit que de quelques personnes. Elles sont beaucoup plus nombreuses. Je ne connais pas les noms de certaines d'entre elles et j'ai oublié ceux de plusieurs individus. Je sais simplement qu'ils ne sont plus avec nous. J'ai l'impression... Tu sais, lorsque tu vois le travail d'un individu au fil des ans et que tu as l'impression de les connaître alors que ce n'est pas le cas. Tous les artistes que j'associe aux œuvres qui m'ont marqué – qu'ils soient en provenance de New York, de San Francisco ou de Londres – sont également morts. C'est une relation bizarre car ils ne me connaissent évidemment pas, mais j'ai quand même l'impression de les avoir perdus d'une certaine façon, pas vrai?

GK : Merci beaucoup pour ton témoignage.

[FIN DE LA TRANSCRIPTION]